

Souvenirs militaires de François Guélat de Porrentruy 1809-1811

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 74

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248880>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année | Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS | 27^{me} année LE PAYS

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

En ce moment il habitait le château de Waringens-lorf dans les environs. Dès que je fus en sa présence, son premier mouvement fut de me sauter au cou et de m'embrasser. Remarquant à mon accoutrement, que j'étais dans un dénuement complet, il ouvre une de ses malles, en tire des hardes de quoi me vêtir des pieds à la tête, rien n'était oublié ; alors m'ayant fait donner une chambre particulière et un bon souper, je me mis au lit.

Il était lieutenant (*) avec la croix d'honneur depuis l'entrée en campagne. De bonne heure il vint me prendre à mon lever pour me présenter à son général au salon, assis sur un sofa près d'une jeune baronne à côté d'une console. Ils parurent charmés de me voir : « Mon cher François, c'est bien fâcheux d'avoir si mal débuté : tu possèdes une belle main, tu connais la langue allemande dont tu as remporté le prix sous M. Heinis notre professeur. » M. Lacour écoutait, la baronne souriait, on ne pouvait certes, me recommander mieux.

Le général comprenant où son aide-de-camp voulait en venir, me demanda le nom du chef de qui je dépendais : je le lui désignai. « Parbleu Delachastre, **) mon ancien frère d'armes, dit-il ! vite une plume et de l'encre, je vais lui écrire deux mots que vous lui remettrez vous-même. »

Après un succulent déjeuner, je les quittais

* Victor Theubet poussa sa carrière militaire jusqu'au grade de colonel. Il a été aide-de-camp du maréchal Berthier, et est mort à Porrentruy en 1858. C. F.

**) Colonel du 47^e.Feuilleton du *Fays du Dimanche* 4

Par une nuit d'hiver

Le fourré resta muet. Mais le bruit se renouvela, un peu au delà, dans le sentier qui le bordait, plus distinct, plus reconnaissable. Oui, tonnerre ! les broussailles pérorées par la glace crépitaient sous un pas humain. Et le pas approchait sans vergogne, sans crainte, on marchait librement, sans se dissimuler, comme quelqu'un ayant droit, dont le bois est le domaine, que l'heure paraisse étrange ou non.

Simon se colla contre un bout de hallier, se

tous trois, la joie au cœur, cheminant contre Vienne, gai comme un pinson.

Je rapportais le surplus de mon butin au logement où nos hôtes étaient étonnés de mon changement. Là, je voulus bien donner une partie de mes effets à mon camarade du 16^e, et comme c'était précisément le jour d'inspection, je remis au colonel la lettre dont j'étais porteur qu'il décacheta de suite et en prit lecture.

Dès qu'il eût fini « que ne parlais-tu plutôt » dit-il, je t'aurais employé ; j'ai par là haut « des garnements qui barbouillent du papier, » et puis tu sais l'allemand, tu pourras me servir doublement surtout comme interprète. « Monte au bureau, je vais de ce pas t'y rejoindre » J'obéis ponctuellement à cet ordre.

Là, voyant un livre ouvert, de la place où j'étais j'y jette un coup d'œil, Le colonel rentrait, en me regardant : « Tu es bien curieux dit-il — N'est-ce pas, dis-je le *Décameron français* de Marumontel ? — Justement. Tu « connais ce bel ouvrage ? » Et pour lui en donner un aperçu, je lui montrai le chapitre de Clémence d'Entragues, où il est question des Delachastre d'Issigny, gentilshommes sous le règne du roi Henri III. Il parut très flatté de cet à propos ; car il ne manqua pas de m'assurer qu'il descendait en ligne directe de cette maison illustre. J'étais devenu par là son confident et ami.

C'était un homme vif et prompt. Il dit encore en prenant sa canne : « je vais faire déguerpir ces drôles. »

Mon occupation n'était autre que d'écrire le rapport sous sa dictée ; cette besogne se faisait régulièrement à quatre heures du matin, assis à une table couverte de toutes sortes de friandises, de vins et liqueurs. Il fallait être expéditif. Sitôt signé : « Leclerc (nom de son domestique) mettez les chevaux à la voiture. » Nous y montions, et sur notre passage, s'il lui prenait envie, soit par fantaisie ou cyprice d'avoir l'objet qu'il convoitait, il faisait arrêter. On en-

ploya en deux pour raccourcir sa taille. Un sorcier même ne l'aurait pas deviné là...

Et le nouveau venu passa, les deux mains dans ses poches, simple et tranquille et, entre les dents, un petit air qu'il sifflotait.

Malheur ! la pâle lumière l'avait tout enveloppé une seconde, elle avait dessiné le képi, l'habit vert.

— Antoine !

Le nom ne sortit pas des lèvres de Simon. Trop de fureur l'étrangla dans sa gorge. Mais son âme bondit comme une hyène. Il chancela presque à force de haine. Antoine ! l'autorité, la surveillance, la répression ! et qui faisait la ronde afin de mieux mettre la main sur quelques pauvres diables en concurrence avec les renards !...

trait dans la boutique ou magasin : je marchandais, et prix convenu, il me disait de payer. Nos absences duraient la matinée entière.

J'avais changé de logement pour être plus à sa commodité ; j'étais chez un jardinier dont la demeure attenait à l'hôtel, et couchais au rez-de-chaussé, un léger coup à la fenêtre m'avertissait ; les filles de la maison étaient remplies d'attention pour moi, aussi leur distribuais-je les ciseaux, peignes et couteaux mis en réserve depuis Wels.

Un jour, je fis emplette d'une toque en velours avec galon en or ; du moment qu'il s'en aperçut, il me l'ôte pour la poser sur sa tête. « Me va-t-elle bien ? — Oui, colonel, au su- » perlatif — Combien a-t-elle coûté ? — Dix « francs » Il mit la main à sa poche, ouvre sa bourse et me donne vingt francs ; quelques jours après, il n'y pensait plus.

Un soir assez tard, j'avais envoyé un soldat loger dans un quartier du faubourg sans avoir prévu le bourguemestre. Le colonel en lisant le rapport, j'étais en exaspération et m'en fit arrière-pensée. Alors, baissant la voix, il me dit plus tranquillement que l'arrondissement était destiné uniquement à la cavalerie ; je me conformai à cette avis.

Tout près de là était un petit hôtel à belvédère, occupé par le comte de Walsleben général de la confédération du Rhin, blessé.

Un peu plus loin, le palais de Lichtenstein, d'une grande magnificence, dont les escaliers sont en marbre, et les murailles ornées de peintures recherchées. Ce palais a servi d'ambulance. On avait recouvert les murs au moyen de planches posées pour les préserver de cas fortuits et de dommage.

La fayencerie était déservie par bon nombre de peintres qu'en passant on voyait travailler chacun dans son genre.

J'avais donné de mes nouvelles à différentes personnes du pays, qui étaient établies à Vienne

Que se passa-t-il dans l'esprit enlêvé de Simon ? S'y alluma-t-il une flamme de toutes ces doctrines hurlantes dont il était sans cesse nourri ? La vengeance le saisit-elle, l'égara-t-elle, ou bien l'envie ? Pourquoi acheva-t-il de s'exaspérer ? Peut-être parce que le garde, ce pauvre honnête homme, allait disparaître. Il était loin, déjà.

— Tiens, puisque tu le cherches, voilà ton compte, à toi.

Ce fut un coup de feu, un éclair, un cri. Dans la blanche lueur, Simon vit la silhouette battre l'air des deux bras. Elle s'éffaçait en tombant sur le sol.

Tout à l'heure, dans le bois, un garde et un braconnier ; maintenant un cadavre et un assassin : telle était l'œuvre.